

L'OBSESSION DE JUPITER



MATTHIEU SOLANGE

20.

Parler de liberté, c'est évoquer la possibilité qu'a l'homme à résister au mécanisme mimétique.

– René GIRARD

L'Occident a connu un déclin indéniable de la foi entre le début du XXe siècle et sa fin. Le psychisme humain n'a pourtant pas énormément évolué en un siècle. Si le succès de l'idée de l'existence de Dieu était seulement basé sur l'attrait psychologique qu'une telle idée représente, pourquoi son succès aurait-il connu une telle chute dans la modernité ?

Ce qui a changé en cent ans, ce n'est pas tant la psychologie humaine mais l'environnement technique et l'infrastructure économique des sociétés occidentales. La division sociale du travail de la société d'ordres s'appuyait largement sur les préceptes religieux, et l'idée d'une vie plus élevée après la mort aidait à renforcer la division sociale inégalitaire, en éloignant l'éventualité de révoltes populaires. Mais à partir du moment où la structure économico-sociale a changé, que le capitalisme s'est imposé, et surtout lorsqu'au XXe siècle la croissance s'est mise à reposer sur la consommation des individus, la croyance en la vie éternelle est alors devenue un frein pour l'optimisation du rendement de la structure capitaliste. Pour que la nouvelle structure sociale prospère, il était plus intéressant que les hommes cessent de croire, qu'ils soient convaincus qu'il n'y avait aucune vie après la

mort, afin qu'ils cherchent à jouir à tout prix de leur vie terrestre à travers la consommation. Il est logique que la modernité ait cherché à faire disparaître l'idée qu'il y avait une existence plus haute après la mort, d'autant plus satisfaisante que les plus modestes d'entre nous y seraient traités comme des rois, puisque cela lui permettait de stimuler la consommation. Pour la structure économique capitaliste, déconstruire le complexe mémétique de la religion était souhaitable et promouvoir l'athéisme présentait un parfait carburant pour sa prospérité.

Ce qui a provoqué la chute phénoménale de la croyance entre le début du XXe siècle et sa fin ce n'est pas tant le changement du psychisme humain, mais avant tout l'évolution des techniques et des pratiques économiques, évolutions qui furent suivies par la promotion de certaines normes par la nouvelle bureaucratie en place, laquelle souhaitait asseoir la structure capitaliste qui lui octroyait son pouvoir. C'est à cette articulation qu'a tenu la chute de la croyance en Occident. Dans notre société moderne, la presse, les médias, la publicité se sont imposés comme étant les nouveaux vecteurs de la parole influente, au détriment du clergé. Or, ces nouveaux organes trouvent leur intérêt dans la prospérité de la structure capitaliste, ils ont donc naturellement intérêt à mettre en avant les idées favorables à sa prospérité. Au premier rang de ces idées se trouve justement l'athéisme, l'idée que la vie terrestre est unique et qu'il faut s'empresse d'en jouir.

La logique qui soutient l'évolution culturelle n'est pas totalement superposable sur celle qui régit l'évolution des espèces : si la sélection naturelle favorise la reproduction massive des gènes qui offrent à leurs porteurs un avantage pour la survie et la reproduction, la sélection culturelle favorise quant à elle la répllication massive des mèmes qui offrent à la structure sociale où ils se trouvent un avantage pour augmenter son rendement

dissipatif. Ainsi, si elles ne se superposent pas précisément, ces deux lois ne diffèrent pas non plus totalement : la sélection naturelle et la sélection culturelle travaillent toutes deux à ce que la structure qui les concerne se perfectionne dans sa mission de dissipation. Si la sélection naturelle cherche à perfectionner les espèces vivantes dans leur tâche de dissipation, la sélection culturelle, elle, cherche à perfectionner la société dans cette même tâche, mais elle le fait en s'assurant que soient massivement répliquées les normes et les idées qui viennent assurer sa prospérité, son bon fonctionnement, l'optimisation de son rendement, soit la croissance de la quantité d'énergie qu'elle dissipe. La logique de la sélection naturelle et celle de la sélection culturelle ne diffèrent donc que superficiellement.

Si la loi de la sélection naturelle et celle de la sélection culturelle semblent différer, c'est uniquement parce qu'elles s'appliquent à des milieux différents : les patrimoines génétiques qui se reproduisent le plus dans la nature sont ceux qui sont les mieux adaptés à l'environnement naturel dans lequel ils se trouvent, ceux qui permettent aux spécimens qu'ils caractérisent de se procurer et de dissiper de l'énergie massivement. Les complexes mémétiques qui se reproduisent le plus massivement dans la culture sont quant à eux ceux qui sont les mieux adaptés à l'environnement social dans lequel ils se trouvent, ceux qui permettent aux sociétés de prospérer économiquement et d'augmenter leur rendement. C'est en ce sens que la logique de la sélection naturelle et celle de la sélection culturelle apparaissent différentes mais poursuivent en réalité le même objectif.

Il reste cependant un angle mort dans mon explication. Si la diffusion massive des mêmes aptes à permettre la prospérité de la structure sociale qui les abrite repose sur l'existence d'un organe de pouvoir, d'une entité qui a pignon sur rue, entité qui voit

logiquement dans la prospérité de la structure sociale qui les élève la condition de leur prestige, cela n'explique pas pourquoi les autres hommes, ceux qui composent la majorité de la société, ceux qui n'appartiennent pas à de tels organes de pouvoir, se soumettent docilement à des idées véhiculées par une minorité, surtout quand celles-ci ne relaient plus leur intérêt. Si l'idée de l'existence de Dieu apportait satisfaction aux hommes, pourquoi auraient-ils été si prompts à s'en défaire quand la bureaucratie moderne a fait la promotion de l'athéisme ? La réponse à ce paradoxe est en réalité assez simple : la majorité des hommes adoptent les idées promues par les organes du pouvoir en vue de s'intégrer à la société.

Le processus de réplication mémétique se fait en deux temps : dans un premier temps, une bureaucratie donnée, laquelle a tout intérêt à ce que la société perdure, promeut un certain nombre d'idées, valorise un certain nombre de comportements, diffuse un certain nombre de mèmes, ceux qui permettent à la structure érigée de prospérer. Dans un second temps, ces idées et ces mèmes sont reçus par les hommes qui composent la majorité, lesquels accueillent ces nouveaux concepts favorablement, même s'ils tournent le dos à leurs anciennes croyances. J'ai jusqu'ici concentré mes efforts sur le premier moment de ce processus, en expliquant pourquoi des bureaucraties mettent en avant des idées qui assurent la prospérité de la structure sociale en place, mais l'explication du second moment n'a pas été faite, c'est donc à elle que je vais à présent me consacrer.

Les hommes qui composent la majorité de la société s'alignent sur les principes que leur dicte la minorité influente dans leur société, et ils ne le font pas en raison de l'attrait physiologique qu'exerce sur les idées qu'elle prône, ni sur leur pouvoir de coercition, mais parce qu'ils aspirent à correspondre à la norme ; ils veulent se

conformer et rester intégrés dans la société. C'est à cela que tient le fait que les idées prônées par des organes minoritaires peuvent s'imposer même au sein de la majorité. L'attrait psychologique qu'exerce une idée donnée sur un être n'est pas uniquement relatif à sa finalité pratique, à son attrait *physiologique*. Ce n'est pas seulement parce qu'un être sent que l'existence du paradis lui serait profitable qu'il se met à promouvoir son existence. Il le fait surtout lorsqu'il se rend compte que défendre une telle idée lui permettra de s'intégrer socialement et d'être bien vu par ses pairs.

Si c'est l'assouvissement de l'instinct sexuel qui engendre la réplication des gènes, les mêmes sont quant à eux répliqués au moyen d'un autre instinct, l'instinct grégaire. C'est cet instinct qui motive l'imitation mémétique. De ce fait, plus une idée offre un moyen d'obtenir l'approbation de ses pairs, plus les individus se soumettent à en faire la promotion. Le fait de croire sincèrement à une idée n'est pas la première chose qui pousse un homme à la défendre ; il s'en fait surtout l'apologue lorsqu'il sent que le groupe auquel il appartient approuvera son action. Plus un homme a le sentiment que prôner une idée donnée lui permettra d'obtenir l'approbation de ses pairs, plus il la mettra en avant. La capacité de réplication d'un même ne dépend donc pas tant de l'attrait *physiologique* qu'exerce l'acte que l'idée représente ; avant cela, ce qui le pousse à la défendre est le fait qu'il sent que cela lui permettra de s'intégrer, d'être bien vu par ses pairs, soit d'épanouir son instinct grégaire.

Si les gènes sont reproduits massivement lorsqu'ils procurent à leurs porteurs un avantage pour la survie, soit pour la conservation de leur place dans la nature, les mêmes, eux, sont reproduits massivement lorsqu'ils procurent à leurs porteurs un avantage pour leur survie sociale, soit pour leur intégration dans la culture. Voilà la différence entre la sélection naturelle et la

sélection culturelle. La raison pour laquelle la diffusion d'une idée donnée par un organe de pouvoir est suivie d'un accueil favorable par la majorité des hommes découle que dans la société, l'instinct que les hommes expriment avant tout est leur instinct grégaire. De ce fait, les idées qu'ils cherchent en priorité à défendre sont d'abord celles qui leur permettent d'assouvir leur instinct grégaire. La culture s'est formée sur une réorganisation des instincts, et plus précisément sur la relégation des instincts de consommation derrière l'instinct grégaire, sur une réorientation de l'énergie inhérente à la pulsion sexuelle vers la reconnaissance sociale, vers l'obtention de l'amour d'autrui²⁰.

L'homme est un animal politique, l'instinct qu'il satisfait prioritairement en formant des groupes est son instinct grégaire. D'ailleurs, la prospérité des sociétés et la paix civile dépendent de la répression de certains instincts, lesquels pourraient pousser les individus à s'agresser mutuellement, et leur relégation derrière la satisfaction prioritaire de l'instinct grégaire. Dans la nature, un spécimen cherche par tous moyens la satisfaction de ses instincts de nutrition et de reproduction et peut aller jusqu'à agresser son concurrent pour y parvenir, dès lors que celui-ci lui apparaît comme un rival et se dresse sur son chemin. Le *principe de Lucifer* domine la nature, l'agression mutuelle entre spécimens y est monnaie courante, la nature étant le théâtre d'une lutte incessante pour la reproduction génétique. C'est pour cela qu'à l'état de nature, « *l'homme est un loup pour l'homme* ». Pour vivre en société, il doit abandonner cette tentation d'agresser son prochain.

²⁰ « *La civilisation doit soustraire à la sexualité pour l'utiliser à ses fins un fort appoint d'énergie psychique. Elle adopte là un comportement identique à celui d'une tribu ou d'une classe de population qui en exploite et en pille une autre après l'avoir soumise.* »

Sigmund FREUD. *Malaise dans la civilisation*.

Du point de vue historique, le mythe de l'état de nature est en réalité erroné, car il postule que les premiers humains auraient réalisé un processus qui est antérieur à l'existence de notre espèce. L'homme a toujours vécu en groupe, et l'apparition de l'instinct grégaire est antérieure à son existence. Cependant, du point de vue anthropologique, cela ne change rien : la prospérité des groupes que forment les hommes repose bel et bien sur la relégation d'un certain nombre de leurs instincts derrière l'assouvissement prioritaire de l'instinct grégaire.

La première espèce vivante dont nous descendons n'était pas grégaire, puisqu'aucune espèce ne l'était à l'apparition de la vie. Avant de former des groupes, les spécimens d'une même espèce étaient effectivement rivaux et concurrents. Pour que des espèces grégaires puisse se former, il fallut que l'inimitié naturelle qu'avaient les spécimens, leur tendance à se combattre et à s'agresser mutuellement, soit reléguée derrière l'aspiration à satisfaire un autre instinct : l'instinct grégaire. C'est l'apparition de l'instinct grégaire qui a permis la formation de groupes au sein de certaines espèces. Nous autres, êtres humains, nous vivons en communautés, et cela repose sur le fait que nous reléguions nos velléités égoïstes, les instincts de consommation qui dominent à l'état de nature et poussent les spécimens à s'auto-agresser, derrière un autre instinct, celui qui permet le renforcement du lien social. La prospérité de la culture et la paix sociale dépendent de cette relégation : ils dépendent du fait que nous fassions primer notre instinct grégaire sur nos autres instincts. La vie sociale est donc rendue possible par la primauté de l'instinct grégaire sur les autres instincts.

La civilisation est construite sur la perte d'adversité réciproque des hommes, sur l'abandon de leur recherche de satisfaire librement leurs instincts, un abandon qui se fait au nom de la domination de

l'instinct grégaire. Or, cette subordination des instincts de consommation derrière l'instinct grégaire, nécessaire à toute vie en groupe, est à l'origine de la distinction qui existe entre la sélection culturelle et la sélection naturelle. Si dans la nature sont répliqués les patrimoines génétiques des spécimens qui parviennent le mieux à satisfaire leurs instincts de nutrition et de reproduction, dans la culture, sont répliqués les patrimoines génétiques et les patrimoines mémétiques qui sont les plus à même de permettre à l'individu la satisfaction de son instinct prioritaire ; de son instinct grégaire. Dans les espèces qui vivent en groupe, l'instinct que les spécimens cherchent prioritairement à satisfaire est leur instinct grégaire, c'est donc également en fonction de cet instinct que les hommes déterminent si une idée donnée est apte ou non à les contenter, c'est sa capacité à leur permettre leur intégration sociale qui exerce sur eux un fort attrait psychologique. En d'autres termes, la force de réplication d'une idée dépend d'abord de sa capacité à faire sentir à un homme que la défendre lui permettra d'obtenir la reconnaissance de ses pairs et lui assurera son intégration sociale.

Les individus ont tendance à défendre des idées qui leur assurent d'abord qu'ils seront bien intégrés dans la société, qu'ils obtiendront la reconnaissance de leurs pairs en la défendant, et ce même si elles représentent un désavantage pour l'individu, pour son propre bien-être. C'est pour cela que le suicide a pu être, dans certaines sociétés, largement imité. Si le suicide était tellement valorisé qu'il est devenu endémique dans certaines sociétés et que les membres de ces sociétés se pressaient pour le commettre, c'est parce qu'ils aspiraient d'abord à obtenir la reconnaissance sociale et l'admiration de leurs pairs, soit à épanouir leur instinct grégaire : ils ont donc adopté une idée qui leur était pourtant néfaste. De manière plus générale, un même ne se réplique pas en fonction de l'avantage sélectif qu'il procure, mais en raison de sa teneur

conformiste. Plus un même est adapté à son environnement social, plus il est répliqué.

Nombre d'expériences de psychologie sociale ont montré à quel point les hommes étaient prompts à verser dans un comportement absurde, à renier leurs propres intuitions, uniquement pour obtenir la validation de leurs semblables : l'expérience de Solomon Asch est un modèle du genre. Le comportement humain en société est d'abord dicté par l'instinct grégaire, et la diffusion de certains mêmes dépend donc d'abord de la recherche d'intégration sociale par les individus. Ce qui domine l'individu qui vit en société, c'est son instinct grégaire, et il est de ce fait logique que les mêmes les plus répliqués soient avant tout ceux qui présentent aux hommes un avantage pour s'intégrer socialement. Un homme se met à adopter certaines idées et à les défendre parce qu'il cherche à s'affilier la reconnaissance d'autrui. Or, c'est ici que la théorie de la mimétique de Dawkins rencontre la théorie du désir mimétique de Girard, et que la logique de la sélection culturelle peut être expliquée.

Un homme cherche à correspondre à ce qu'il pense être désiré par ses semblables. Il se met à vouloir obtenir ce que ses pairs désirent, afin de réorienter leurs désirs sur lui-même, afin qu'ils reconnaissent sa valeur. Le désir est mimétique, comme le soutenait René Girard ; il est le fait d'une construction collective, et non le fait d'un rapport binaire entre un homme désirant et l'objet qu'il désire. On ne désire jamais rien d'autre que ce qu'on imagine être également désiré par les autres.

Il y a une excellente illustration de ce phénomène dans l'immense œuvre de l'auteur colombien Gabriel García Márquez, *Cent ans de solitude*. Dans ce roman, l'un des personnages, Pietro Crespi, est

l'objet du désir commun de deux sœurs, Rebeca et Amaranta. Les deux sœurs se disputent cet homme et ont toutes deux l'intention de se l'accaparer. Cependant, quand la première d'entre elles se détourne de lui et porte son intérêt sur un autre, la seconde s'en détourne également, ce qui pousse le pauvre musicien italien à se suicider – nouvel indice que le suicide est lié à la destruction d'un processus instinctif. Crespi, qui était l'objet du désir de deux femmes, se trouve délaissé successivement par l'une puis par l'autre, la seconde ne portant sur lui un regard intéressé que dans la mesure où il était également désiré par sa sœur. Au moment où Rebeca cesse de désirer Crespi, Amaranta se détourne également de lui.

Le désir est le fait d'une imitation, d'une triangulation, d'une construction collective, il est le résultat d'une logique mimétique : on ne désire jamais rien d'autre que ce qu'on s'imagine être désiré par les autres. Et parce que le désir est mimétique, la raison pour laquelle nous imitons un comportement que nous avons vu, la raison pour laquelle nous soutenons et faisons la promotion de certaines idées que nous désirons, ce n'est pas tant en raison de la valeur intrinsèque de ces idées, en raison de l'intérêt que nous pensons pouvoir retirer des actes auxquelles elles correspondent, c'est avant tout parce que nous sentons qu'en faire l'éloge et les adopter nous permettra d'obtenir la reconnaissance d'autrui. Les idées que nous mettons en avant, les comportements que nous adoptons, en somme les éléments mémétiques que nous répliquons, ne sont jamais que ceux que l'on perçoit comme étant également valorisés par les autres et aptes à nous permettre de satisfaire notre instinct grégaire.

Sans faire appel au désir mimétique, la théorie de la mémétique ne peut pas expliquer pourquoi le même du suicide peut être fortement répliqué dans certaines sociétés, puisqu'à preuve du

contraire, son attrait psychologique n'est pas très grand. Il ne présente pas non plus un avantage pour la survie de son porteur. La mémétique ne peut pas non plus expliquer pourquoi la croyance en Dieu a fortement chuté en Occident en quelques générations. Dans les deux cas, l'explication réside dans le fait que les mêmes largement imités dans une société sont ceux qui promettent aux individus de pouvoir être reconnus par leurs pairs, de satisfaire leur instinct grégaire. L'homme dans la culture relègue ses instincts derrière son instinct grégaire, et si une idée lui présente la possibilité de s'intégrer, même au détriment de ses autres aspirations, il la défendra. C'est pour cette raison que les hommes suivent les idées en vogue comme les girouettes tournent avec le vent, qu'ils s'alignent toujours sur ce qu'il est bon de croire en leur temps : ils le font parce qu'ils sont avant tout dominés par leur instinct grégaire, c'est lui qu'ils cherchent à assouvir en priorité en faisant leurs certaines idées et en les défendant. Sont massivement répliqués les mêmes qui assurent à leurs défenseurs la garantie de leur maintien dans la société.

Au milieu d'une société massifiée, un individu ne sait jamais vraiment ce que pensent la multitude, il ne peut pas savoir ce que pensent vraiment ses semblables sans leur demander un par un, ce qui est impossible. Pourtant, il n'abandonnera pas sa volonté de s'intégrer, il aura toujours tendance à vouloir aligner son opinion sur ce que ses pairs pensent. Ainsi, il s'appuiera sur l'unique information qu'il possède, il croira que ses pairs adhèrent eux aussi à ce qui est présenté comme normal, comme supérieur ; il finira donc par s'aligner sur les idées prônées, sur les normes transmises par l'organe de pouvoir influent dans sa société. Ne sachant pas ce que pensent réellement ses pairs, il alignera son opinion sur celle qu'on lui présente comme étant normale. C'est ainsi que les normes comportementales promues, celles qui sont diffusées par des organes de pouvoir minoritaires, se propagent

aussi au sein de la majorité même quand elles sont défavorables aux individus qui la composent. Afin d'être intégrés socialement et acceptés par leurs pairs, les hommes adoptent les comportements prônés par des élites influentes, même si ces comportements ne correspondent pas à leurs aspirations propres. Ils s'y soumettront tout-de-même, et ainsi les comportements adoptés ne seront finalement que ceux qui ont pour finalité que de permettre la prospérité de la structure sociale, soit l'accroissement de la dissipation d'énergie qu'elle réalise.

C'est à cela que tient le fait que *tout est physique dans les masses*, l'évolution historique ne suit qu'une logique : l'augmentation du rendement dissipatif de l'humanité.